

Les rues de Contrecoeur

Un texte inédit de Myriam Vincent

Depuis mon enfance, j'adore marcher. Ça peut sembler une activité banale, voire ennuyante, mais je ne sais pas trop pourquoi, j'adore ça. J'ai commencé quand j'étais toute petite : j'habitais à un peu moins d'un kilomètre de l'école, et je marchais donc pour m'y rendre, matin, midi et soir. Mes ami.e.s me trouvaient malchanceuse, ils me disaient que ça devait être plate, d'être obligée de marcher au lieu de prendre l'autobus, et je faisais semblant d'être effectivement déçue de ne pas pouvoir monter dans les gros véhicules jaunes à la fin de la journée, mais secrètement, j'étais ravie de rentrer chez moi à pied.

Puis, ma mère a commencé à m'emmener avec elle lors de ses marches quotidiennes, en soirée. On partait une bonne heure, été comme hiver, et on marchait d'un pas rapide, vivifiant, qui nous permettait quand même de parler. Parce que mon Dieu que j'aimais ça, parler! Je parlais à toute vitesse, de tout et de rien, de l'école, de mes lectures, de mes ami.e.s, de nos chicanes. Ma mère me répondait toujours avec intérêt, même quand je disais les choses les plus anodines.

À l'adolescence, je ne voulais plus tout partager avec mes parents, et j'ai commencé à vouloir marcher seule. Même pas avec des ami.e.s : j'esquivais leurs invitations pour profiter de ce moment en solitaire. Je prenais mon mp3, je mettais mes écouteurs, et je partais me promener sur des kilomètres avec ma musique dans mes oreilles, à réfléchir et rêvasser.

C'est seulement en quittant Contrecoeur, à l'âge adulte, et en tentant ces promenades quotidiennes dans d'autres villes que j'ai réalisé à quel point l'endroit où on marche a une grande incidence sur le plaisir de

cette activité, et à quel point Contrecoeur est une ville parfaite pour la promenade, avec ses rues tranquilles, sa végétation abondante et tous ses recoins magiques à découvrir.

Adolescente, je partais de la maison, sur la rue Renaud, et je piquais à travers le parc J.-A.-T.-Coallier, à peine quelques mètres plus loin, qui comprenait deux passages qui n'ont jamais cessé de me ravir, peu importe le nombre de fois que je les ai empruntés. Pour prendre le premier, il fallait aller au fond du parc, complètement à gauche, où, dissimulé entre des arbres et des buissons, un vieil et long escalier de béton descendait directement à la rue L'Heureux. Tous les jeux que nous inventions mes ami.e.s et moi dans ce coin-là pendant mon enfance, parce que ça nous faisait penser à un passage secret qui inspirait les plus grandes aventures ; toutes les fois où j'y ai retrouvé des ami.e.s, adolescente, pour bavasser des heures durant et échafauder des rebellions grandiloquentes.

Le deuxième passage se trouvait à droite du parc, et c'était celui que je prenais le plus souvent, puisqu'il permettait de se rendre sur la rue Duhamel, qu'il fallait emprunter pour aller presque partout : à l'épicerie, à la pharmacie, à l'école, au centre multifonctionnel... Ce passage étroit était bordé de buissons hauts et touffus qui se remplissaient de baies rouges au printemps, attirant des hordes d'oiseaux piaillant, dont des geais bleus, mes préférés. Ce passage, même s'il était assez fréquenté, semblait comme séparé du reste de la ville grâce à sa végétation dense, et je m'y aventurais toujours avec l'impression de traverser un endroit mystérieux et enchanteur.

Je déambulais ensuite dans les rues sans suivre d'itinéraire précis, suivant mon instinct du moment. J'essayais d'éviter les endroits les plus fréquentés pour privilégier les plus tranquilles, ce qui n'était pas difficile puisque ces derniers sont légions, à Contrecoeur. J'avais mes maisons préférées devant lesquelles j'aimais passer ; une maison en briques grises sur la rue L'Heureux qui, avec sa petite tourelle coiffée d'un toit pointu, me faisait penser à un château, et où je savais qu'on pouvait louer des déguisements,

ce qui contribuait à l'aura de magie qui entourait l'endroit. Une petite maison sur la rue Hurteau qu'on ne pouvait pratiquement pas voir, avalée qu'elle était par la végétation de son terrain avant, qui me semblait une véritable jungle. Une autre sur la rue Papin, où il y avait un espèce de robot métallique sur le terrain avant et une Newbeetle d'un bleu brillant dans la cour qui, avec ses dessins sur le côté et sa clé sur le coffre-arrière, ressemblait à un énorme jouet. Ces deux objets conféraient à la propriété un mystère fantastique que j'adorais contempler.

Si j'avais du temps devant moi et qu'il n'était pas passé 17 heures, je m'arrêtais à un de mes commerces préférés de la ville, la Papeterie Panoplie, qui avait tout pour enchanter la lectrice et l'écrivaine en herbe que j'étais : la boutique était remplie de stylos, de carnets, de cahiers, de crayons, de matériel de bricolage et de fournitures de bureau en tout genre, en plus d'offrir une sélection de livres où je trouvais parfois des trésors. Je me rappelle encore parfaitement l'odeur qui nous assaillait quand on entrait dans le magasin ; un mélange de papier, d'encre, de parfum d'ambiance et de poil du chien de la propriétaire que j'étais toujours ravie de flatter.

Parfois, au cours de ma marche, une voiture s'arrêtait à côté de moi ; c'était des ami.e.s de mes parents, ou bien des parents de mes ami.e.s, qui me proposaient un *lift*. Je refusais poliment, j'expliquais que je n'allais nulle part, que je faisais juste prendre une marche, mais c'était une autre des choses qui rendaient les promenades à Contrecoeur particulièrement agréables : le sentiment de sécurité qui vient avec le fait de connaître tellement de gens dans cette petite ville qu'on peut à peine sortir sans se faire aborder par des visages familiers et rassurants.

Si j'étais ambitieuse, je marchais jusqu'à dépasser le parc des couleurs, celui que je préférais, enfant ; jusqu'à dépasser le bâtiment vacant qui avait abrité le vieux IGA pendant des années ; jusqu'à arriver au parc Donatien-Donais où un autre passage m'attendait, cette fois-ci plus long, en gravier, et bordé de

champs qui me donnaient l'impression d'avoir quitté la ville pour de bon, ce qui me procurait un sentiment de trépidation pas tout à fait désagréable. Après des dizaines de mètres, je finissais par ressortir de l'autre côté, et alors je n'avais plus que quelques rues à traverser pour arriver à la maison de ma meilleure amie d'enfance, qui résidait à l'autre extrémité de la ville. Parce que c'était ça, aussi, grandir à Contrecoeur : toujours être à distance de marche de ses ami.e.s.